

DON
198000

Mission Scientifique DU BOURG DE BOZAS

DE LA MER ROUGE A L'ATLANTIQUE

à travers



L'AFRIQUE TROPICALE

(Octobre 1900 — Mai 1903)

CARNETS DE ROUTE

Préface de M. R. DE SAINT-ARROMAN

Ouvrage accompagné de 172 illustrations
d'après les photographies originales de la mission,
et de trois Cartes de l'itinéraire parcouru.



PARIS

F. R. DE RUDEVAL, ÉDITEUR

4, RUE ANTOINE DUBOIS, 4

—
1906



par un ou deux hommes, et attendaient paisiblement leur tour. Quand le troupeau précédent avait fini, on les lâchait et les voilà déboulant en grande hâte la pente, avec les mouvements gauches de leurs grands corps mal équarris et de leurs jambes raides aux sabots glissants. Quelques-uns, plus maladroits encore, glissaient sur le bord du puits et tombaient à l'eau ; on les en tirait avec des cordes, et, s'ils avaient un membre rompu, on les égorgeait incontinent pour la boucherie.

En certains endroits, quand l'eau du puits était trop profonde ou les pentes trop raides, les Somalis avaient construit sur le bord un petit abreuvoir en auge avec de la glaise et des pierres. Les hommes se plaçaient par échelons sur la paroi du puits et se passaient rapidement de l'un à l'autre l'eau dans les vases coniques en bois, en chantant la chanson de leur tribu ; et ils remplissaient sans cesse l'auge dont les chameaux, qui se succédaient sans interruption, faisaient un autre tonneau de Danaïdes.

La plupart des animaux étaient des femelles, dont certaines avaient le ventre énorme et la bosse démesurée. Celles-là étaient menées de préférence à certains puits, dont l'eau légèrement salée avait la réputation d'engraisser les bêtes. On les destinait à la boucherie. Toutes avaient le pelage fauve clair, le poil très fin, et une sorte de petite crinière noire sur la bosse.

Les explorateurs contemplèrent longtemps cette scène mouvante, ordonnée, silencieuse ou rythmée seulement par la mélodie lente des uns ou par les cris de *Elaya hé* (Bois vite !) dont les autres excitaient leurs bêtes. Tous ces Somalis, Rer Kochen, Amars, Rer Amaden et Melengour déclarèrent à M. du Bourg qu'ils formaient une seule confédération, celle des Darrott. Est-ce la vie en commun autour du puits, est-ce le passé historique et la race qui crée ce lien ? L'une et l'autre peut-être. Quoiqu'il en soit, la plupart ressemblaient aux Somalis rencontrés le 3 juillet : ils étaient grands, élancés, avaient le nez busqué, la physiologie intelligente, et représentaient en somme le type sémitoïde. Mais certains se rapprochaient du négroïde, avec un nez globuleux, sinon camard, une taille plus petite et plus trapue, la peau plus noire. Tous avaient les cheveux brûlés à la chaux, pour tuer les parasites, et divisés par une raie au milieu de la tête. Plusieurs étaient armés : ils portaient de petits boucliers ronds, en peau d'oryx ou de rhinocéros, que certains recouvraient d'une housse en *abou-djedid* (1), et des lances de forme

(1) Cotonnade blanche.

supérieure de l'engin étant inclinée à droite de façon à faire avec le sol un angle de 45°. Il saisit la flèche, puis tend la corde en tirant avec la deuxième phalange des trois premiers doigts de la main droite. La flèche se trouve alors entre l'index et le médium. Son autre extrémité passe entre la base de l'index de la main gauche et le bois de l'arc sur la gauche. Quand l'arc est bandé, l'index de la main gauche reprend sa place le long des autres doigts. Le chasseur abaisse cette main gauche et le bois de l'arc qu'elle tient à la hauteur du creux de l'estomac, puis ramène brusquement la main droite et lâche la flèche sans viser.

Ces chasseurs prétendaient qu'éléphants et rhinocéros abondaient dans le pays. En fait, on releva de nombreuses traces d'éléphants sur le sable desséché de la vallée, mais aucun pachyderme ne fut signalé. En revanche, le 16, une lionne traversa le lit de la rivière, à cinquante mètres devant la colonne. Elle parut regarder avec intérêt la caravane, puis disparut lentement dans les buissons de la rive. Ni les chameaux, ni les mulets n'avaient manifesté la moindre frayeur. En vain les chasseurs la poursuivirent-ils sur le plateau, ils ne purent la rejoindre. Au reste la région doit être riche en fauves.

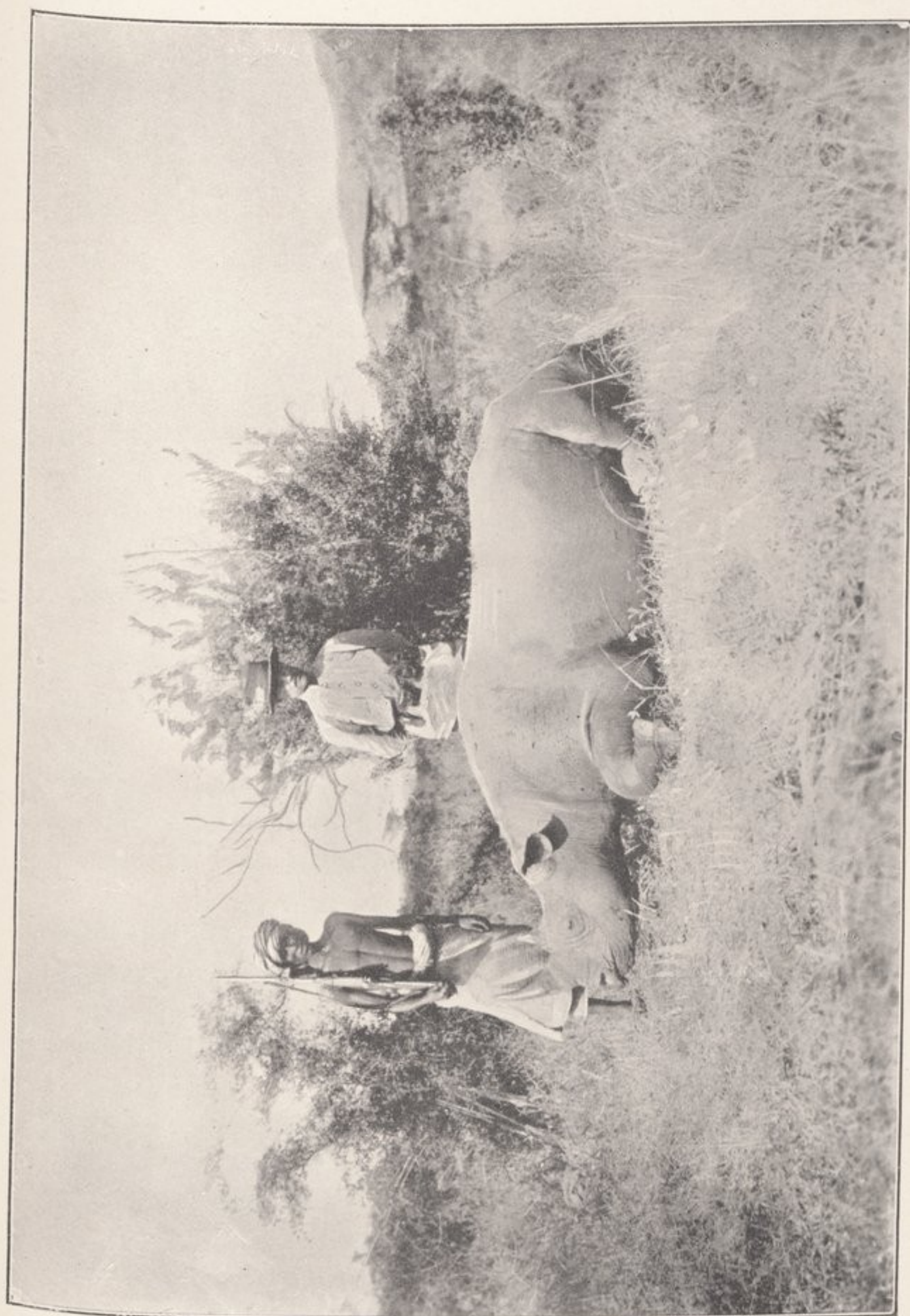
La nuit suivante, un lion enleva un mulet, le traîna hors du camp et l'abandonna après l'avoir tué. Les Abyssins déclarèrent gravement que le lion ne reviendrait pas le chercher « parce que la tête était couchée sur le côté gauche ». En esprits forts, M. Golliéz et le docteur n'en voulaient rien croire et restèrent à l'affût en vue du cadavre pendant toute la nuit du 18. Le lion ne vint pas et les Abyssins exultèrent.

Pendant tout le temps qu'ils séjournèrent dans la vallée dite Bourka, les explorateurs durent se contenter d'un gibier plus modeste. Tout chasseur véritablement digne de ce nom sentira la tristesse qu'il y a à jeter sa poudre aux oryx et aux phacochères quand le lion et l'éléphant sont dans le voisinage. Du moins la quantité suppléa-t-elle à la qualité. La contrée était très riche en gibier, et, chose nouvelle, en poisson. Le 18, le fidèle boy du vicomte du Bourg, Jean Wasari, eut l'idée de jeter la ligne dans une grande mare, autour de laquelle la mission campait. Il retira bientôt deux magnifiques poissons, l'un connu au Zanguebar, sous le nom de *kanbare*, l'autre appelé par les Souahilis *hongoué*. Son succès attira les autres hommes ; ils confectionnèrent une manière d'épervier et en fort peu de temps firent une véritable pêche miraculeuse. La variété des types recueillis se ramenait à huit espèces principales, tandis que l'expédition de Donaldson Smith n'en a jamais trouvé que quatre dans les rivières du pays. C'était donc une bonne aubaine pour les savants.... et pour le

montagneux qui sont au nord d'Imi et auxquels on peut donner le nom collectif de monts Godja. Ces monts s'étendent dans le grand coude que décrit le Ouabi vers le sud-ouest et au sommet duquel se trouve Imi. L'explorateur emmenait cinq Abyssins et son boy Yousouf, dont la présence rendrait service dans le cas possible d'une nouvelle rencontre d'Haberaoual. Piquant droit au nord-est, à travers une savane herbeuse et pauvre, il arriva au bout de 28 kilomètres au Ouabi Guelmoui, affluent du Ouabi qui limite à l'est le massif. Cette rivière vient du nord, des monts Djigo. Comme les autres *tugs* de la contrée, elle est profondément creusée dans le plateau, dont les stratifications de calcaire rouge, rose et gris, strient horizontalement les berges nues. De jeunes Somalis jouent dans le lit desséché : loin de fuir, ils accourent vers l'explorateur et l'entourent d'un cercle curieux. Certains, qui font du feu, ne s'interrompent pas et M. d'Annelet les regarde opérer. Ils allument le feu avec deux petits bâtons, ignorant (heureux mortels !) les produits de notre régie : la centralisation de Ménélik n'a pas encore été jusque-là. Ils placent verticalement l'un des bâtonnets à l'extrémité ronde dans une encoche circulaire pratiquée à cet effet dans le second. Puis ils impriment au bâtonnet vertical un mouvement de rotation alternatif de droite à gauche, puis de gauche à droite. En moins d'une minute, un peu de cendre rouge tombe sur une poignée d'herbe sèche ; quelques souffles vigoureux achèvent bientôt d'allumer le brasier.

Dans le lit du Ouabi Guelmoui, M. d'Annelet revit les scènes d'abreuvoir de Sagak. Sa présence ne les troublait point. Encouragé par l'humeur paisible de ces populations, l'explorateur remonta le Ouabi dans la vallée même, ayant alors devant lui la masse montagneuse qu'il avait eue à sa gauche depuis le départ. Au loin, la masse du Kaldech faisait fond, énorme et géométrique. Devant ce trapèze parfait, les monts Guerbagoralé et Fidolé semblaient séparés par une dépression. Quittant le lit du Guelmoui, M. d'Annelet se dirigea vers ce passage tout indiqué pour pénétrer au cœur de la montagne. Toute la journée du 4 septembre, il marcha ainsi entre ces masses. Tandis que les monts Guerbagoralé et Fidolé dessinaient dans le ciel cru des pitons et de vives arêtes, au fond le Godja, barrant l'horizon de sa ligne droite maintenant rapprochée, cachait à l'explorateur l'arrière-plan du Kaldech. Le paysage était très africain : partout une savane peu riche, tournant rapidement à la steppe, semée de quelques mimosas et de termitières côniques. La faune est assez abondante, riche en oryx, en zèbres et en rhinocéros.

Le 6, enfin, on sortait des montagnes, et M. d'Annelet atteignit le



Rhinocéros tué par M. du Bourg dans le Dimé.

ramenait pour les charger. Ils ne devaient plus se relever. C'était dix bêtes de somme qui manquaient subitement à la mission. Et où en trouver d'autres ? La troupe était déjà réduite à la portion congrue depuis les vols récents. Faudrait-il, comme jadis dans la steppe somal, laisser en dépôt les charges les plus lourdes, pour venir les reprendre quand on aurait trouvé de nouveaux animaux ? Mais cela était-il prudent, dans cette région où M. du Bourg se supposait épié comme naguère ? et les espions, qui peut être entouraient la caravane, ne profiteraient-ils pas du petit nombre de gardes que l'explorateur laisserait au dépôt, pour les attaquer ? Tout était à craindre de la part d'habitants dont l'astuce malfaisante s'était révélée les jours précédents. L'embarras de M. du Bourg était grand.

Enfin, le lendemain 31 mai, Daniel, qui était à l'avant-garde, accourut porter à M. du Bourg une nouvelle rassurante : un chef abyssin, escorté d'une troupe nombreuse, s'était présenté à lui et demandait à voir le vicomte. Il attendait à un kilomètre de là. Après douze jours de solitude complète, on allait donc revoir des hommes, et des hommes presque civilisés, car, dans ce pays de nègres primitifs, un fonctionnaire de Ménélik pouvait être considéré comme un modèle de civilisation.

« C'est ainsi, murmurait en soupirant M. du Bourg, que les appréciations varient avec les latitudes et les points de vue ! »

Combien on était loin, déjà, d'Addis-Ababa, des colons européens, de la demi-culture et de l'*européanisation* superficielle de la cour du négous !... Ce fut presque comme un compatriote que M. du Bourg aborda le chef abyssin.

Celui-ci n'était abyssin que par adoption : c'était un Galla musulman qui avait reconnu la suzeraineté de Ménélik. Cruelle déception : il n'avait aucun pouvoir dans la contrée, qu'il parcourait simplement avec ses 60 hommes pour chasser l'éléphant et le rhinocéros. Il n'avait même du pays qu'une notion rudimentaire, — assez exacte toutefois pour qu'il déclarât à M. du Bourg que les larcins dont il avait été victime ne l'étonnaient pas. Il confirma toutes les suppositions de l'explorateur sur le pays, qui était bien le pays de Moursi, jadis exploré par Donaldson Smith. Il quitta le vicomte avec de nombreuses marques d'amitié et après avoir bien voulu se charger de quelques lettres pour Addis-Ababa où il retournait. Mais il le laissa indécis comme auparavant, sans aucune ressource, sans aucune indication nouvelle, si l'on excepte l'affirmation *a priori* contestable que sur le lac Rodolphe se trouvaient des bateaux à vapeur !...

A la fin de la même journée, un incident plus intéressant se produisit. Des hommes en chasse rencontrèrent et capturèrent un nègre. C'était un

Chankalla semblable à ceux que l'on trouve dans la région du Haut Nil. En vain M. du Bourg voulut-il l'interroger sur le pays et ses habitants. La seule réponse qu'il obtint fut : « *Ani Mouny* ». (Je suis Mouny).

« Où est ton pays ? » lui demanda le vicomte.

L'autre fait un signe vague et circulaire qui embrasse tous les points de l'horizon. On lui parle de Dimé, de Moursi : il ne connaît pas, ne sait rien : « *Ani Mouny ! Ani Mouny !* »

Désespérant d'en rien retenir, les explorateurs l'examinent. Il porte en bandoulière une moitié de courge arrangée en callebasse, qui contient quelques graines rouges, probablement oléagineuses : il les écorce et s'en frotte les bras, comme les anciens se frottaient d'huile ; tel en est l'emploi. Un morceau de tabac dur comme bois, un couteau à double tranchant, deux petits morceaux de bois pour faire du feu, constituent tout son attirail et tout son vêtement, car il est complètement nu. Il n'a aucune arme, ni arc, ni carquois, ni flèches. Le vicomte lui en demande la raison : il répond encore par son geste circulaire. Sans doute les a-t-il cachés à la première alerte, de peur qu'on ne les saisisse. Pourtant il se rend bien vite compte qu'il n'a rien à perdre et beaucoup à gagner à la rencontre : on lui offre un morceau d'aboudjedid pour se couvrir, du sorgho, de l'eau, du beurre, un peu de viande. Il prend tout sans façon et mange avec avidité, en regardant autour de lui, curieux et sans effroi.

Il accompagna la caravane dans la marche du lendemain. Ce jour-là enfin, on en obtint un mot précieux : Courré ! On était dans le pays de Courré, dans cette région que, au dire de Donaldson Smith, borde immédiatement l'Omo. On approchait donc de ce fleuve décevant, que M. du Bourg avait vu du haut du Dimé et qui semblait reculer devant les explorateurs ! Cela donna du courage à tout le monde et dans la journée du 1^{er} juin 18 kilomètres furent franchis malgré les broussailles, les buissons et les lambeaux de forêt qui parfois entravaient la marche. M. du Bourg tua, au passage, un superbe rhinocéros. Les traces d'éléphants se montraient toutes fraîches à chaque pas sur la route de la caravane. Quelle tentation pour un chasseur comme le chef de la mission ! Il eut pourtant l'héroïsme d'y résister et de rester à la tête de ses hommes pour les guider plus rapidement et sans arrêt jusqu'à l'Omo.

Enfin, le 2 juin, après une marche de 12 kilomètres, au cours de laquelle la caravane s'était insensiblement rapprochée de la rivière Anton, on atteignit le point où celle-ci se jetait presque perpendiculairement dans le grand fleuve. L'Omo était atteint, l'Omo de Donaldson Smith et de Bottego ! M. du Bourg pouvait désormais inscrire son nom à côté de

ceux de ces glorieux pionniers de la science. Par une autre voie, il avait atteint le même but...

L'Omo coulait tranquillement, majestueusement, comme un grand fleuve, entre des rives escarpées. Sur des plages de sable, au pied des rives, des crocodiles dormaient sous le soleil, la gueule ouverte et terrible. Des marabouts, des ibis, des grues animaient le paysage. Et, chose plus intéressante, des pirogues s'allongeaient sur le sable, au côté des crocodiles. Sur la rive opposée des huttes basses apparaissaient parmi la verdure : des cris stridents (cris d'alarme ou d'accueil?) en sortaient. Enfin les habitants parurent : c'était des Chankalla. Ils se tenaient sur la rive opposée, obstinément, et ne paraissaient pas disposés à franchir le fleuve, malgré l'invitation des explorateurs. Mais ils criaient : « Sarro!... Koré!... » (Bonjour! Venez!) Puis, sur un geste des Européens, croyant qu'ils allaient obéir et passer l'eau, ils s'enfuirent en poussant de grands cris.

« Ils sont sauvages, mais bons enfants, dit M. du Bourg. Demain, j'en suis certain, ils viendront à nous ».

Et il donna l'ordre d'établir le camp sur le bord du fleuve.



M. Golliez et son radeau, sur l'Omo.

de pâture pour les troupeaux les y obligeait. Sur les points [d'eau et au pied des montagnes il y a des kérias de sédentaires. Ils se divisent en tribus; M. du Bourg n'en connut que trois : les Galébi, les Marillé et les Pouma; elles sont au nord de la contrée, mais il doit en exister beaucoup d'autres; pourtant l'explorateur ne put estimer si les Tourkouana du centre portent des noms génériques autres que celui de leur peuple; toutefois, cela est probable.

Les hommes sont de haute stature, bien faits, puissamment musclés. Tout dans leurs traits et dans leur contenance respire la sauvagerie. Ils sont nus avec des bracelets de fer aux poignets, au cou et quelquefois aux genoux. Quelques colliers de perles et des amulettes pendent sur leurs poitrines. Ils sont toujours armés d'une ou de deux belles lances et d'un bouclier de forme rectangulaire fait en peau d'éléphant ou de rhinocéros. Ils donnent surtout leurs soins à leur coiffure, édifice bizarre et compliqué, surmonté d'ornements divers et surtout de plumes d'autruche.



La caravane dans le Tourkouana.

Ce sont des hommes féroces, redoutés de tous leurs voisins. Ils n'ont point de relations avec l'extérieur, si ce n'est avec les Souahilis qui viennent en caravanes de la côte de l'Afrique Orientale anglaise et leur apportent du fer et des perles en échange de l'ivoire et des plumes d'autruche qu'ils récoltent dans leurs chasses. Ils pillent souvent au sud les peuplades Karamodjo qui s'étendent vers la Massaïe.

L'avenir du peuple est incertain. Il est évident qu'une puissance colonisatrice, qui voudrait étendre la civilisation sur ces régions, serait obligée de les combattre, de les refouler ou de les détruire. Mais qui songerait à occuper ces contrées désolées? C'est la terre hostile et ingrate qui a fait sans doute en partie la sauvagerie de ces hommes; c'est elle aussi qui longtemps encore offrira à cette sauvagerie un refuge contre la civilisation.